

QUARANTE-CINQ ANS ET CENT NUMÉROS DES *PUBLICATIONS MATHÉMATIQUES DE L'I.H.É.S.*

Quelques souvenirs

par JACQUES TITS

Les *Publications Mathématiques* ont été fondées en 1959 par Léon Motchane et Jean Dieudonné. Celui-ci en a assuré dès le début, et jusqu'à son départ en 1979 (date du n° 50), la quasi-totalité du travail d'édition et de rédaction, ce dernier mot devant être parfois pris au sens strict puisque les *Éléments de Géométrie Algébrique (E.G.A.)* rédigés par Dieudonné suivant les indications d'Alexandre Grothendieck ont occupé pendant une huitaine d'années, on va le voir, une place prépondérante dans le journal : mes plus anciens souvenirs de ce dernier coïncident d'ailleurs avec ceux du *Séminaire de Géométrie Algébrique*, où je voyais Dieudonné apporter presque chaque semaine d'épais manuscrits ou de gros tas d'épreuves d'imprimerie en vue de ses discussions avec Grothendieck.

Au début, et jusqu'au n° 48, les *Publications* ont paru à intervalles irréguliers et sous la forme de fascicules de longueur très variable, ainsi les fascicules 1 à 6 comportaient respectivement 24, 68, 48, 228, 64, 44 pages et contenaient 1, 3, 1, 1, 1, 2 articles. Jusqu'au n° 32, les *E.G.A.* occupent un fascicule sur quatre, et même la moitié du journal en nombre de pages (le n° 32, dernier chapitre des *E.G.A.* compte 361 pages). Pour beaucoup, *Publications Mathématiques* était presque devenu synonyme d'*E.G.A.* Mais, on vient de le voir, cela ne continua pas au delà du n° 32 ; de plus, le principe de la parution d'un volume d'environ 200 pages par demi-année fut adopté à partir du n° 49, de sorte que les *Publications Mathématiques* ont atteint en 1979 leur régime de croisière. Croisière prometteuse puisque, par exemple, la première partie de *La conjecture de Weil*, de Pierre Deligne, avait déjà paru dans le n° 43 ; mais ce n'est pas le lieu ici de détailler les joyaux que recèlent les cent premiers volumes des *Publications*.

J'en viens à l'année 1980, année où Dieudonné décida, d'accord avec Nico Kuiper, qui était à ce moment Directeur de l'I.H.É.S., de me "passer le flambeau" tout en m'avertissant que "ce ne serait pas toujours un lit de roses" ! Il est un fait que lorsque l'on succède à quelqu'un comme Jean Dieudonné dans une charge de cette ampleur, qui exige esprit de décision et autorité, on n'a pas la tâche facile ; et je ne serais certes pas venu à bout de celle-ci si je n'avais bénéficié de nombreuses aides :

– Il y a eu, avant tout, l'aide de mes collègues du Comité de Rédaction et tout spécialement, celle de Pierre Deligne puis, après son départ pour Princeton

et la venue de Misha Gromov, l'étroite et précieuse collaboration de ce dernier ; tous ceux qui ont eu la chance de travailler avec Deligne et Gromov connaissent l'étendue exceptionnelle de leur culture mathématique et leur sens aigu de l'excellence, deux qualités indispensables pour assurer le haut niveau d'un journal tel que les *Publications Mathématiques de l'I.H.É.S.*

– Je me souviens par ailleurs du soutien amical et éclairé que m'ont prodigué les directeurs Nico Kuiper, Marcel Berger et Jean Pierre Bourguignon (Léon Motchane avait quitté la direction de l'Institut lorsque j'ai pris en main la rédaction des *Publications*). Et comment ne pas évoquer ici la collaboration toujours souriante et parfaitement efficace du secrétariat initialement mis en place par la regrettée Annie Motchane (dont la généreuse amitié avait guidé nos pas, à ma femme et à moi, dès notre premier séjour à l'I.H.É.S., en 1960) ?

– Enfin, pour clore cette liste, nécessairement incomplète, des dettes de reconnaissance contractées à l'occasion de mon activité comme rédacteur des *Publications Mathématiques*, je veux insister sur la collaboration, particulièrement chaleureuse, des deux personnes avec lesquelles les *Publications* m'ont mis le plus souvent en contact : d'une part Sylvie Grare, dont la serviabilité, la vivacité et le sens de l'organisation m'ont été extrêmement précieux ; de l'autre, Bernard Jiquel, à l'époque Directeur de l'imprimerie des Presses Universitaires de France, avec qui les petits et les grands problèmes posés par la planification de la revue ont toujours été résolus dans une atmosphère de parfaite compréhension. Ayant appris avec grand regret la cessation prématurée de ses fonctions à l'imprimerie des P.U.F., je tiens d'autant plus à lui exprimer ici mes remerciements amicaux pour le travail accompli ensemble.

L'évocation des problèmes dont il vient d'être question me fournit une transition commode pour dire quelques mots de trois évolutions qui m'ont quelque peu compliqué la tâche dans les dernières années.

La première concerne le procédé d'impression de la revue. Celle-ci avait été depuis le début composée au plomb. Cela donnait au texte imprimé un cachet dont chacun s'accordait à reconnaître la qualité esthétique. La photocomposition étant devenue bien plus économique, une pression croissante s'est exercée pour que le plomb soit abandonné. J'y ai résisté victorieusement jusqu'à ce qu'une crise survienne en 1991 ; l'article de Jean-Michel Bismut et Gilles Lebeau prévu pour le n° 74 s'avéra trop long et trop compliqué à composer pour être prêt dans des temps raisonnables. C'est ainsi que ce numéro a dû être imprimé par photocomposition. La composition au plomb a été reprise par la suite mais pour peu de temps seulement : le surcoût était manifestement devenu déraisonnable.

Autre difficulté : l'incorrection croissante de l'anglais pratiqué par certains auteurs et le désintérêt progressif de la plupart des rapporteurs pour les questions de forme et de style. Malheureusement, les articles les plus intéressants mathéma-

tiquement ne sont pas toujours les mieux écrits ! J'ai passé de nombreuses heures à tenter de pallier ce défaut dans la mesure du possible : c'est un exercice délicat car il faut être sûr de ne pas trahir les intentions de l'auteur, même lorsqu'il s'exprime mal. Cela m'a imposé de relire tous les manuscrits et a entraîné une correspondance abondante avec les auteurs (toutefois, contrairement à Dieudonné, je n'ai pas été jusqu'à relire systématiquement les épreuves en placard – c'est-à-dire les premières épreuves – même si l'expérience m'a montré que l'on ne pouvait hélas pas toujours se fier pleinement aux auteurs pour cela).

Une troisième source de soucis récurrents a été pour moi le nomadisme croissant des rapporteurs et des auteurs. Pour une revue publiant des articles en règle générale plutôt longs et peu nombreux, il importe que chaque fascicule soit planifié longtemps à l'avance, de sorte que si un auteur conserve pendant des semaines un jeu d'épreuves ou qu'un rapporteur reste longtemps "assis" sur un manuscrit, et que de surcroît l'on n'a aucun moyen de joindre la personne en question (par exemple pendant l'été), l'attente peut devenir réellement angoissante. Evidemment, ceci se passe surtout avec des mathématiciens très occupés, ou très insouciant, ou les deux. Il est vrai que ce type de problème a perdu de son acuité depuis la généralisation du courrier électronique (qui, du reste, ne manque pas d'inconvénients par ailleurs !).

Pour terminer ce rappel de souvenirs, voici une anecdote où je suis moi-même le nomade. En 1980, je passais l'automne aux États-Unis à un moment où je devais revoir les épreuves mises en pages du volume 52 des *Publications Mathématiques*. Les dernières épreuves à vérifier étaient celles de *La conjecture de Weil II* de Pierre Deligne ; comme celui-ci est toujours d'une précision et d'une fiabilité exceptionnelles et que, d'autre part, le temps pressait, je lui demandai – une fois n'est pas coutume – d'assurer à ma place la révision des épreuves. Hélas – *mea culpa* – j'oubliai d'attirer son attention sur le piège du "titre courant" (qui n'apparaît pas sur les épreuves en placard). C'est ainsi que, pour la postérité, le titre courant en question est devenu *La conjoncture de Weil II* !

J'ai quitté mes fonctions à la rédaction des *Publications Mathématiques* au 1er janvier 2000. On connaît le syndrome souvent associé à la perte de responsabilités importantes et attachantes : le sentiment d'être irremplaçable. Ce mal-être m'a été totalement épargné pour deux raisons. D'une part, les conditions du travail à accomplir ont beaucoup évolué en vingt ans, comme le montrent les lignes qui précèdent, et je ne crois pas être particulièrement doué ni même suffisamment informé pour mettre en œuvre les transformations imposées par les changements intervenus. D'autre part, j'ai eu le bonheur de trouver en Étienne Ghys un successeur qui a su aimer le journal comme celui-ci le méritait, et qui lui a conservé toutes les qualités auxquelles, pour ma part, j'étais attaché, tout en rénovant la gestion sans céder à un modernisme de mauvais aloi. Le "passage du flambeau", pour reprendre le symbole olympique utilisé jadis par Dieudonné, s'est ainsi effectué à merveille.

J'ajouterai un dernier mot. Dans les années quatre-vingt-dix, j'avais entendu dire que le *citation index* des revues mathématiques avait, à un certain moment, placé les *Publications Mathématiques de l'I.H.É.S.* en tête de ces revues. Je n'avais pas prêté grande attention à cette information, sans doute parce que le *citation index* me fait un peu trop penser à l'*audimat*, dont l'aspect publicitaire m'est particulièrement antipathique. Mais cela ne m'a pas empêché de me réjouir de retrouver les *Publications Mathématiques* en première ligne – et de loin – du tableau figurant à la page 822 du fascicule d'août 2004 des *Notices* de l'A.M.S. : précisé et présenté de la sorte, ce classement me paraît dépouillé de toute intention promotionnelle ; j'y trouve plutôt un conseil de lecture et un encouragement à persévérer dans la voie éditoriale choisie jusqu'ici.